Un véritable périple

Tom et Anisia Baumann profitent du confinement à Tahiti pour se replonger dans leurs aventures passées depuis qu'ils ont pris la mer en 2017. La difficile traversée de l'Atlantique de Lanzarote aux Petites Antilles au début de leur voyage a particulièrement impressionné les deux navigateurs.

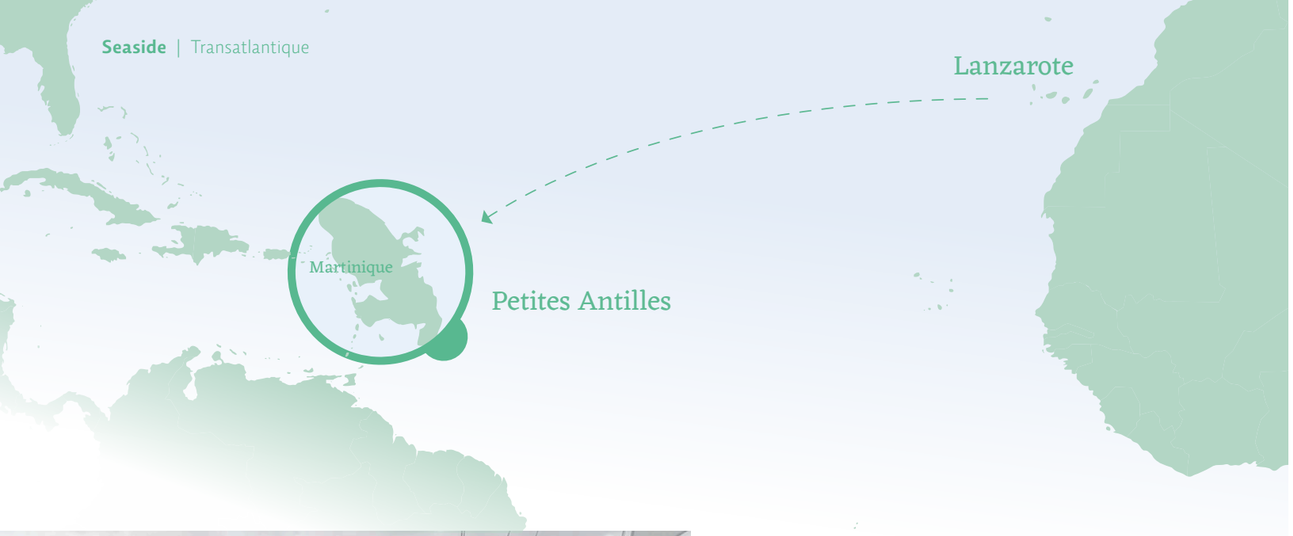
Tom Baumann | Tom et Anisia Baumann

Mission accomplie! Le soir du 24 février 2018, plus ou moins indemnes mais près de 14 jours plus tard que prévu, nous avons enfin atteint les Petites Antilles après un long et rude périple. J'étais incroyablement fier d'Anisia, qui avait accompli un excellent travail en tant que débutante en navigation hauturière. Mais j'étais également fier de notre bateau «Vagabond». Avec une longueur de seulement 32 pieds et un poids de 7 tonnes, il n'est pas si rapide que ça, mais se révèle en revanche parfaitement adapté au gros temps. De toutes les traversées océaniques que j'ai faites dans ma vie, celle-ci était de loin la plus difficile! Mais commençons par le début.

> Voilà les moments magiques pour lesquels je vis!

Un départ tempétueux

Au moment de lever les voiles à Lanzarote le 10 janvier 2018, le vent est relativement faible, et nous ne progressons que péniblement. Cinq jours plus tard, la première tempête nous atteint cependant par l'est: 36 heures durant, un vent de 40 à 50 nœuds souffle dans nos voiles, mais malheureusement pas dans la direction idéale pour nous. Un tourmentin en guise de seule voilure, nous dérivons donc vers l'ouest, faisant pratiquement du sur-place. C'est alors que Neptune prend pitié de nous et nous accorde quelques jours avec un vent de 20 à 25 nœuds du nord-est. Nous pouvons enfin progresser en direction du sud! L'immense mer croisée nous donne toutefois du fil à retordre. La vie sur et sous le pont se résume à un jeu d'équilibre. Le mal de mer ne cesse en outre de mettre Anisia au défi, qui se révèle cependant incroyablement forte tant sur le plan mental que physique. Nous pouvons donc malgré tout nous relayer toutes



les trois heures pendant 24 heures – ce que nous ne faisons pas uniquement la nuit comme à l'accoutumée, mais également le jour. Chaque minute libre est mise à profit pour économiser nos forces, car le voyage de Lanzarote à la Martinique est encore long de 3000 milles marins. Un jour, toujours durant la première moitié de notre croisière, nous devons faire face à une autre tempête légèrement plus faible. Uniquement sous tourmentin, nous parvenons malgré tout à atteindre une vitesse de six nœuds et, cette fois-ci, en nous dirigeant même dans la bonne direction.

Globalement, les deux premières semaines de cette traversée océanique se révèlent donc grises et froides, et nous passons la plupart du temps dans la cabine. Bien que nous mangions très bien à bord du «Vagabond», il s'agit là d'une bien maigre consolation par rapport aux autres désagréments: nous ne pouvons en effet cuisiner et faire la vaisselle qu'en attachant un harnais sur nos hanches et en nous adonnant à des exercices d'équilibre constants.

Naviguer sous les alizés peut être si beau…

Peu après avoir parcouru la moitié de la distance, le – supposé – salut arrive enfin: deux jours de navigation sous les alizés, telle que je l'ai connue lors de mes précédents voyages. Une merveilleuse triade du ciel, de la mer et du vent, les rayons du soleil réchauffant le corps et l'esprit. Pour la première fois depuis le début du voyage, nous passons des journées entières dans le cockpit. C'est avec joie que je hisse les voiles d'alizé sur l'étai double avec le foc et le génois bômés. Un spectacle merveilleux! Le «Vagabond» se transforme en papillon jaune et blanc… Voilà la navigation océanique que j'aime tant!

L'exaltation n'est malheureusement que de courte durée, car au deuxième de ces deux jours de rêve, le baromètre chute de manière nette. Aux premières heures de la nuit suivante, la situation se gâte: malgré l'éclairage de pont, j'ai beaucoup de mal à affaler la voile du génois bômé. Comme toujours dans de telles situations, je garde mon calme, me concentre à la tâche et parviens au final à hisser le tourmentin à la place du

génois. L'Europapark n'est qu'une blague en comparaison. Et je ne peux que m'en vouloir de ne pas avoir effectué ce changement la veille…

Aussitôt que la situation s'est calmée, je hisse à nouveau le foc bômé. Avançant à quatre nœuds, nous pouvons enfin continuer notre progression! Mais cette dernière reste toujours laborieuse… Dans de tels moments, nous en avons assez de naviguer, et ces conditions nous tiennent en haleine plusieurs jours durant. Changer de voile d'avant la nuit, le plus souvent du petit foc de route au tourmentin, devient une habitude.

Pilote automatique endommagé

Au 23e jour de notre traversée, le temps se calme enfin un peu et le ciel bleu se dévoile à nouveau. Avec un alizé de 30 nœuds, nous devons cependant laisser le tourmentin, car ce n'est qu'avec cette voilure minimale que nous parvenons à tenir le cap en cas de vent de plus de 25 nœuds, et ce, en raison du pilote automatique endommagé depuis quelques jours. Bien que j'aie tenté de le réparer provisoirement avec les moyens du bord, nous ne parvenons presque plus à progresser de cette manière. Étant donné que le vent continue de souffler pendant plusieurs jours, comme si Neptune était devenu fou, nous commençons à nous inquiéter. Avec des moyennes quotidiennes dérisoires de 50 à 60 milles marins, il nous faudrait encore presque 20 jours pour atteindre notre destination en Martinique, à quelque 1000 milles de là. Nous espérons que ces conditions ne dureront pas jusqu'à la fin. Et, surprise: voilà qu'au 25e jour, le baromètre grimpe et qu'un merveilleux ciel bleu se présente à nous. Des nuages d'alizés épars et un vent de 20 à 25 nœuds rendent cette matinée parfaite. Nous hissons les deux focs, dont le plus grand est bômé. Le papillon jaune et blanc peut à nouveau s'envoler! Je passe le quart de nuit suivant à l'extérieur dans le cockpit. Au merveilleux son des Pink Floyd, je décolle et dérive dans l'espace avec mes pensées et mes rêves vers les millions d'étoiles scintillant au-dessus de ma tête. Voilà les moments magiques pour lesquels je vis! Cette incroyable sensation est cependant elle aussi de courte durée. Le lendemain matin, le ciel se couvre à nouveau, et notre joie d'avoir parcouru 120 milles depuis la veille s'atténue. Midi venu, je me vois obligé de couper déjà les ailes du papillon. Plus tard dans l'après-midi, juste avant que l'apocalypse qui se profile à l'horizon ne nous atteigne, je remplace à nouveau le foc avec

le tourmentin et, un quart d'heure plus tard, nous nous retrouvons dans le pétrin. La nuit se fait longue, et nous avançons à trois nœuds en direction des Petites Antilles. Notre bateau de sept tonnes gîte jusqu'à 30 degrés. Il nous reste 900 milles jusqu'à destination.

L'anniversaire d'Anisia

Le 27e jour se lève. Nous sommes le 6 février 2018, l'anniversaire d'Anisia. Au début du voyage, j'avais espéré que nous pourrions le fêter en Martinique, mais voilà que nous continuons à lutter contre les alizés trop puissants pour notre pilote automatique Aries endommagé. Le vent souffle à nouveau entre 25 et 30 nœuds. Notre Aries meurtri n'arrive pas à s'en sortir, notamment à cause des immenses mers croisées qui ne cessent de dévier le «Vagabond» de son cap. Les modestes distances journalières parcourues pèsent lourdement sur notre moral. Mais nous ne laissons pas cela gâcher pour autant l'anniversaire d'Anisia et savourons un repas princier. J'ai décoré le coin à manger avec de grandes lettres: «Happy B-day!». En guise de cadeau de ma part, un texte que j'ai écrit pour Anisia au cours de plusieurs veilles de nuit et que je lui lis. Les cadeaux ne doivent pas toujours être matériels.

Sur les derniers 800 milles marins, nous avons encore droit à du mauvais temps. Beaucoup de vagues, des alizés soufflant au minimum à 25–30 nœuds et des averses orageuses répétées durant la nuit. Jeu de voiles maximal: foc bômé et généralement arisé le jour et tourmentin la nuit. Nous récupérons du mieux que nous pouvons la nuit venue, car nous essayons désormais de barrer de temps à autre à la main la journée. Mais la tâche s'avère malheureusement difficile au milieu de cette houle. Après une heure à la barre, je me sens aussi fatigué qu'après huit heures non-stop à la barre en Méditerranée! Quant à l'Aries, nous sommes obligés de le ménager. Sur ses quatre girouettes, trois se sont en effet déjà cassées.

Au 33e jour de la traversée, je prends comme d'habitude le deuxième quart de nuit. Il est peu après minuit. Des vents tempétueux hurlent à nouveau à l'extérieur – la sensation est oppressante. Espérons que l'Aries tiendra jusqu'à l'arrivée. Mais quand viendra cette dernière? Dans une semaine peut-être? Mes pensées sont alors subitement interrompues par une vague déferlante qui nous propulse violemment sur le côté. Notre bateau est brièvement dévié de sa trajectoire. Sept tonnes, tout bonnement poussées sur le côté. Quelle puissance provenant de ces eaux impétueuses! Incroyable! De retour à mes pensées: aujourd'hui, après 33 jours en haute mer, il s'agit de la deuxième traversée océanique la plus longue de ma vie.

Nous voilà désormais à bien 500 milles marins de la Martinique, mais les nuits sont fraîches et les vents toujours frais et tempétueux. N'ayant pas l'envie de faire un quart de nuit à l'extérieur dans le cockpit, je m'allonge sur le plancher de la cabine sur un matelas de yoga et j'effectue ma vue panoramique à 360 degrés toutes les 20 minutes sous le capot en plexiglas près de la descente. La situation est quelque peu désespérée. Impensable de barrer à la main dans de telles conditions. L'Aries dirige le bateau de manière fiable à partir de 25 nœuds et uniquement sous tourmentin. Rien qu'avec le foc arisé, il a déjà du mal à garder le cap. Avec un peu moins de vent, tout serait différent et nous progresserions mieux – quel paradoxe! Mais quand le vent soufflera-t-il à nouveau à 15–20 nœuds? Il suffirait d'un ou deux jours avec un peu plus de voilure, et nous ferions 100 milles ou plus par jour au lieu des ridicules 60 milles actuels. Quand je pense que notre départ était prévu à l'origine pour début décembre… Notre retour impromptu en Suisse en décembre était toutefois important en raison des problèmes de hanche d'Anisia. La patience, la pensée positive, un optimisme sans faille, accepter les difficultés, l'improvisation, la flexibilité mentale et surtout la persévérance sont plus que jamais nécessaires.

Encore de la malchance

Le 36e jour, alors que j'effectue mon contrôle technique habituel dans le cockpit le matin, l'Aries crie à nouveau au secours: l'une des deux drosses de huit millimètres est presque entièrement usée au niveau d'une poulie de renvoi. Par chance, la houle n'est

pas trop forte en ce moment, et j'en profite pour tirer tout de suite une drosse de rechange. Après quelques acrobaties, je parviens à mes fins. Une chose est certaine: notre pilote automatique est à bout de souffle et nécessite quelques séances de maintenance après ce voyage éprouvant.

Du 37e au 38e jour, le temps se calme et nous gratifie de petits nuages d'alizés et d'une houle modérée. Au cours des 38 jours écoulés, nous n'avons eu que quatre jours de navigation «normale» sous les alizés!

Et voilà qu'au 39e jour, le vent et les vagues reprennent de la force. Fait marquant de cette journée: le hauban arrière à bâbord se casse juste au-dessus de la borne. Avec les moyens du bord appropriés et une drisse, je parviens à sécuriser provisoirement le hauban après avoir retiré la pièce usée à l'aide d'une pince coupante. Par chance, le mât est bien assuré grâce à ses deux barres de flèche, ses deux galhaubans, ses deux haubans ainsi que ses deux bas-haubans avant et arrière. Un peu plus tard, je verse dans le réservoir de 130 litres dix litres d'eau douce du dernier des cinq bidons de réserve. Il devrait à présent nous rester près de 20 litres dans le réservoir. Heureusement que nous avons suffisamment d'eau potable en bouteille! Pour les cinq derniers jours, il nous reste bien vingt bouteilles en plastique de 1,5 litre.

Veille de nuit le 41e jour à cinq heures du matin: à l'extérieur, l'alizé tempétueux de février hurle sans relâche toute la nuit à six ou sept mph. Les fronts pluvieux apportent temporairement un peu plus de vent. Je commence à fatiguer. Anisia est quant à elle très vaillante. Hier, je lui ai assuré une fois de plus que je n'aurais jamais pris la mer si j'avais su ce qui nous attendait. Jamais n'aurais-je voulu lui faire subir ça pour son «baptême hauturier»! Nous aurions préféré attendre le mois de novembre prochain pour lever l'ancre juste après la saison des ouragans, comme le font la plupart des petits bateaux. Forts de notre expérience, je ne recommanderais en aucun cas à l'équipage d'un petit bateau de prendre la mer plus tard que la deuxième quinzaine de décembre.

Terre en vue

Le 43e jour, une nouvelle mauvaise surprise nous attend: notre bouteille de gaz de réserve est soudainement vide. Alors que nous avions cuisiné avec la première bouteille pendant 32 jours, celle de réserve est déjà vide après seulement dix jours. De toute évidence, j'ai dû me faire arnaquer à Lanzarote, là où j'avais fait remplir la bouteille. Par chance, nous avons encore pour les derniers jours de notre traversée notre réchaud de secours à une flamme, que nous avions acheté avant le début de notre voyage dans le sud de la France. Étant donné que ce petit réchaud n'est pas à cardan, nous cuisinons désormais sur le plancher de la cabine. L'un tient la casserole avec un gant de cuisine, et l'autre remue avec la louche. Nous sortons de notre réserve des plats tels que des nouilles chinoises, des raviolis ou des rösti.

Au matin du 44e jour, mon sang ne fait qu'un tour. Alors que je fais le guet, un nouveau grain nous balaie subitement. Il doit bien atteindre les 50 nœuds, c'est-à-dire dix Beaufort. Le cauchemar dure environ une demi-heure. Comment notre Aries endommagé parvient encore à s'en sortir reste un mystère pour moi! Mais il y arrive. Incroyable. Heureusement que j'ai raccourci la girouette d'un quart environ, car trois se sont déjà cassées… Je suis également préoccupé par l'éolienne, qui tourne comme la turbine d'un avion et semble sur le point de décoller. Mais elle aussi tient le coup. Durant ces trente minutes intenses, je ne ressens que de l'humilité, submergé par la force débridée du vent.

Il nous reste bien 70 milles jusqu'à notre destination. Je me consacre désormais de manière intensive à la navigation, en surveillant notamment la dérive. Étant donné que nous descendons un peu trop vers le sud, je calcule le nouveau cap et corrige la position de la girouette de l'Aries et la position de la barre. Tout rendre dans l'ordre. Mon objectif est d'accoster avec précision à la pointe sud de la Martinique et de nous mettre ensuite à l'abri de l'île le plus rapidement possible, de sorte à ne devoir utiliser le moteur qu'au tout dernier moment à l'entrée balisée du port Le Marin.

Le 24 février, mission accomplie. Peu après le lever du soleil, nous apercevons l'île tropicale de la Martinique à l'horizon. Quel sentiment d'exaltation après toutes ces semaines en mer. Nous laissons couler des larmes de joie.

www.vagabond-voyages.net

marina.ch
Le magazine nautique suisse

marina.ch
Ralligweg 10
3012 Berne

Tél. 031 301 00 31
marina@marina.ch
www.marina.ch
Service des abonnements:
Tél. 031 300 62 56